

L'islam devrait-il se réformer ? **L'interreligieux pourrait-il aider ?**

Synthèse du débat de la Coordination INterreligieuse du grand PARIS (CINPA)

dimanche 14 février 2016

à la salle de la paroisse Saint-Denys du saint-Sacrement (Paris 3^e)

Les textes ont été revus et augmentés par les conférenciers après le débat

Ce débat fait partie d'un cycle sur la réforme des religions. Les questions des réformes du christianisme et du judaïsme seront abordées ultérieurement.

Intervenants :

- Tarik Abou NOUR, Théologien, Imam et responsable des relations avec les traditions musulmanes chez Artisans de paix
- Ayoub JELJELI, Imam dans le 10^e arrondissement de Paris
- Karim IFRAK, Islamologue au CNRS, Codicologue

Discutant :

- Michel SERFATY, Président des Amitiés judéo-musulmanes

Un débat animé par :

- Marc LEBRET, animateurs de la CINPA
- Laurent GRZYBOWSKI, animateurs de la CINPA

Contenu

I. Qui pourrait réformer, pour quel type de réforme ?.....	3
Tarik Abou Nour.....	3
Karim Ifrak.....	3
Michel Serfaty.....	4
II. La Réforme et l'histoire	5
Tarik Abou Nour.....	5
Karim IFRAK.....	5
Ayoub Jeleli	7
1. Sur le territoire géographique de la Réforme.....	8
Tarik Abou Nour.....	8
Karim Ifrak.....	9
III. La réforme : le rapport aux textes, la formation et l'organisation	11
a) Le rapport aux textes	11
Tarik Abou Nour.....	11
Ayoub Jeljeli,	11
Karim Ifrak.....	12
b) Sur la formation	14
Tarik Abou Nour,.....	14
Ayoub Jeljeli,	14
Karim Ifrak.....	14
Tarik Abou Nour.....	15
c) La gestion du culte musulman en France	16
Tarik Abou Nour,.....	16
Michel Serfaty.....	16
Tarik Abou Nour.....	16
4) L'interreligieux pourrait-il aider ?.....	16
Karim Ifrak.....	16
Michel Serfaty.....	17
Tarik Abou Nour.....	17
Ayoub Jeljeli	18

I. Qui pourrait réformer, pour quel type de réforme ?

Tarik Abou Nour

Indique en guise d'introduction que ce n'est pas l'islam qui doit être réformé (dans le sens modifié, changé) mais certains musulmans : ils doivent mieux comprendre leur religion, mieux la pratiquer, améliorer leur comportement, se réformer intérieurement pour mieux représenter leur religion. Plus généralement, il y a un travail de fond à réaliser pour améliorer la compréhension de l'islam loin des raccourcis et amalgames présents chez beaucoup de non-musulmans essentiellement médias et politiques... Il ajoute : la « réforme » de l'islam est un sujet interne à l'islam, qui concerne des savants compétents et indépendants. « En islam, il y a des référents, des guides, ce sont les oulémas ».

Karim Ifrak

Indique qu'au sein de la tradition musulmane, et ce, depuis la naissance même de l'islam, ce dernier a connu de nombreuses réformes. Elles ont touché à la dogmatique, à la pensée, à la jurisprudence, au hadith, à la spiritualité, à la langue, au politique, le tout, en transitant d'abord par « la tradition écrite ». Mais à chaque fois, seuls avaient le droit de réformer, en partie ou en totalité sur toute question liée à l'islam, ceux que l'on désigne par les « cercles du savoir », c'est-à-dire, les oulémas institutionnels. Une règle bien établie et qui ne saurait souffrir d'une quelconque dérogation ou de se substituer à une quelconque auto-proclamation.

Ces « sachant », connus et reconnus, dotés d'une solide formation en théologie, mais également dans les autres sciences musulmanes et islamiques, ont seuls la compétence et la légitimité nécessaire en termes de réflexion et d'interprétation pour initier ou mener à terme un projet de réforme touchant à l'islam. Un projet de réforme qui ne gagne pas forcément à chaque fois l'unanimité, tant l'islam est loin d'être un tout monolithique, raison pour laquelle on parle de mondes musulmans au pluriel.

Et si l'islam est un pluriel, cela implique que la réforme doit l'être tout autant. Car bien qu'elle soit une réflexion de haut niveau qui exige un apport en temps considérable et la synergie de plusieurs univers, la réforme se plie à plusieurs contraintes d'ordres social et culturel, mais également politique. La tension entre le passé et le présent, au regard des nouvelles contraintes, donne alors naissance, lorsque les conditions sont réunies, à une nouvelle réforme. Avec ces multiples considérations, on peut d'ores et déjà affirmer que n'est pas réformateur qui veut. Il s'agit d'un « sachant » confirmé, reconnu et légitime qui mène un combat intellectuel dans le but de réformer certaines idées ou pratiques au sein de la société. Et qui, en croisant le fer avec ses pairs et ses détracteurs, le tout sous le regard vigilant du pouvoir en place, finit par établir ses idées ou ses idéaux, en totalité ou en partie.

Avant de répondre à la question qui nous interpelle, il nous reste un petit angle à éclairer. À la lumière des éléments cités plus haut, il ne faut pas perdre de vue qu'il arrive que l'on rencontre, dans de rares cas, des candidats dont le profil s'apparente à celui du réformateur, mais qui ne sont, en réalité, que les continuateurs et non les initiateurs d'un mouvement de réforme. En affirmant cela, je pense inévitablement à l'égyptien Hasan al-Banna (père de l'idéologie des Frères musulmans) et au saoudien Mohamed Abd al-Wahāb (père de l'idéologie wahhabite).

Cela étant dit, posons-nous maintenant la question suivante : la réforme dont il est question ici, concerne-t-elle l'islam dans son ensemble ou seulement certains de ses aspects ? Ce qui nous amène à une seconde question : en fin de compte, les religions sont-elle réformables ? Concernant la première question, il est évident que l'on ne peut avoir la prétention de réformer l'islam dans son intégralité. Autrement, il ne sera plus question de l'islam tel qu'on le connaît, mais d'un tout autre islam dans lequel l'ensemble de l'Oumma risque de ne plus se reconnaître.

Quant à la seconde question, la réponse est oui, car de même que le judaïsme et après lui le christianisme ont connu de multiples réformes, l'islam a connu et connaîtra encore et encore, à n'en pas douter, de multiples réformes. Et il ne peut en être autrement vu que l'islam lui-même de façon intrinsèque, renferme les germes de la réforme tant il se considère lui-même une sorte de réforme et du judaïsme et du christianisme. Et s'il se considère ainsi, alors il ne peut se substituer à cette perfectibilité qui lui acquiert toute sa souplesse et toute sa tension. Une logique que l'on rencontre mentionnée dans un hadith qui dit : « Allah dépêche, à cette Oumma, au bout de chaque siècle, un rénovateur [Mujaddid] de sa religion » [Abū Dāwūd, 4291].

Michel Serfaty

Souligne qu'il faudrait définir le mot réforme. « La réforme, ce n'est pas une amélioration, une adaptation, ni une actualisation. Il s'agit de toucher l'intérieur de la religion, ses pratiques. Le protestantisme est une réforme, il s'est distingué du catholicisme ».

II. La Réforme et l'histoire

Tarik Abou Nour

Fait remarquer que la réforme au sens Ijtihad (effort intellectuel concernant les sujets d'actualité qui n'ont pas été traités par les textes scripturaires ou qui admettent plusieurs interprétations) « n'est pas un sujet nouveau ». Les 4 écoles sunnites sont un Ijtihad bien avancé qui vise à protéger la religion de l'instrumentalisation des textes à des fins terrestres. Aux sens philosophique et spirituel, deux grandes écoles ont brillé et ont bien distingué l'immuable (qui ne peut pas être changé) de l'adaptable (sujet à l'ijtihad clairvoyant), le spirituel du temporel, la relation entre foi et raison :

- **Celle d'Averroès (XIIe)** à Cordoue qui a précisé les relations entre la foi et la raison, le spirituel et le temporel notamment à travers son ouvrage majeur : « Le traité décisif »
Bien que ces deux grandes figures ne se soient pas entendues sur plusieurs points, elles ont convergé par rapport à la nécessité de s'accrocher aux finalités de la religion et au besoin de l'ijtihad pour répondre aux questions d'actualité dans le respect du texte et du contexte.
- **Celle d'Al Ghazali (XIe)** qui a inspiré Thomas d'Aquin, et qui a présenté dans son ouvrage *Al Munqid Min Adâlal* – « Le préservatif de l'erreur, Guide des égarés » (Traduction française : M. C. Barbier de Meynard) une lecture respectant la raison dans l'esprit de la foi et insistant sur le chemin spirituel qui est seul garant d'une interprétation clairvoyante du texte et une pratique équilibrée loin de tout extrémisme ».

Karim IFRAK

Comme précédemment explicité, la réforme en islam a touché plusieurs niveaux, et ce, à différents moments et endroits de son histoire. Et chacune de ces dimensions réformées n'a pu échapper à d'autres séries et mouvements de réforme. Vu le temps imparti, il ne sera pas question de s'attarder sur chacune d'elles, c'est pourquoi je me focaliserai sur quelques-unes seulement. Pour ne citer que les cas de la dogmatique, de la jurisprudence, tous deux ont connu plusieurs réformes. En ce qui concerne la dogmatique, bien que la question n'ait jamais été abordée de manière méthodique du temps du Prophète, celle-ci subira des bouleversements importants, à tel point qu'elle donnera naissance à une littérature écrite prolifique et donnera lieu à plusieurs écoles de pensée dont les plus connues aujourd'hui sont l'acharisme, le matouridisme et le dogmatisme hanbalite.

De même, la jurisprudence musulmane n'était abordée initialement que de façon schématique. L'expansion de dâr al-islam (territoire de l'islam) avec ce que cela impliquait en termes de population extrêmement hétérogène, impliquant des situations

juridiques de plus en plus complexes, favorisa la naissance des écoles juridiques de façon structurée d'abord, institutionnelle par la suite. L'avènement de cette nouvelle élite (les jurisconsultes ou fuqaha), subordonnée à une école distincte, donna naissance, à son tour, à une seconde réforme à travers ce que l'on appellera les Fondements du fiqh. Dès lors, la jurisprudence musulmane subira de nombreuses réformes, non pas au niveau du fond, mais au niveau de la forme, à travers ce que l'on appelle encore l'iğtihād. Ainsi, au sein de chaque école juridique, il a été question de réformes, plus ou moins majeures. Chose qui continue jusqu'à aujourd'hui et que l'on entend à travers ce que l'on appelle « la réforme de l'Azhar » exigée par l'actuel président égyptien al-Sissi.

Mais, comme le politique n'est jamais loin des réformes qui touchent l'islam, il serait judicieux de rappeler les grandes réformes qui ont émaillé, et surtout secoué les mondes musulmans. L'une des plus anciennes est la canonisation du livre coranique (Muṣḥaf) par le calife Uthman (574-656). Une œuvre canonique qui sera alors imposée à tous et qui impliquera l'abandon de toutes les autres copies non conformes.

On peut aussi citer la réforme qui frappa de plein fouet la pratique et la transmission du pouvoir en islam qui passa d'un mode électif démocratique à un mode monarchique héréditaire. Identiquement, on peut citer cette grande réforme que subira l'islam entier à travers la naissance du chiisme. Un évènement qui appellera à lui tout seul de nombreuses réformes, mais également de contre-réformes. Viendra gonfler cette liste, et cette fois-ci, sur un plan spirituel, l'avènement du soufisme à partir de la seconde moitié du II^e siècle de l'hégire. De même, il faut citer la grande réforme dans le domaine éducatif et de la transmission du savoir, initiée par le vizir seldjoukide Nizām al-Mulk (1018-1092). Des réformes qui appelèrent d'autres réformes, mais également des contre-réformes comme ce fut le cas du projet du « panislamisme » porté par l'afghan Jamāl al-Dīn al-Afghani (1838 - 1897) et dont les finalités étaient convoitées par la Sublime Porte (Constantinople). Un projet de réforme qui ne manqua pas de se heurter au projet antagoniste du « panarabisme » prôné par le syrien Abd al-Rahman al-Kawakibi (1805-1902). Bien plus proche de nous, les seuls exemples de la Nahḍa égyptienne des années 60 et de la Révolution iranienne survenue à la fin des années soixante-dix, suffisent à donner une idée sur le caractère vivace et dynamique des réformes en islam.

Ayoub Jeleli

souligne que les sciences musulmanes ont été influencées par des facteurs politiques au cours de l'histoire (croisade, conflit Shiite-Sunnite, rivalité territoriale etc.). De nombreux avis juridiques, remontant de 400 à 1.000 ans, inappropriés pour notre époque, sont encore pris en compte. La pensée musulmane a ainsi été sacralisée et mise au même niveau que le texte divin (le Coran). Ainsi toute personne cherchant à remettre en cause certain avis sera accusée de vouloir s'attaquer à l'Islam même. Il est pourtant plus qu'essentiel de revoir la compréhension musulmane précédente, une compréhension Humaine donc faillible et contenant forcément erreur et influence tendancieuse. En plus de cette divinisation de la production humaine, une certaine influence grecque a joué un rôle dans la pensée musulmane. Les sciences dites religieuses ont ainsi hérité de la logique aristotélicienne (paradigme basé sur le dualisme, idée réductrice, incompatible à l'Islam même). L'Islam censé apporter une nouvelle vision du monde a donc évolué sous la bannière d'une logique préislamique datant de 1.000 ans avant la Révélation.

Ainsi, l'héritage musulman sur lequel nos élites se basent, ne répond plus aux défis et réalités actuelles. Cette faillibilité appelle à une nécessité de dépassement.

Il est encore aujourd'hui nécessaire de lutter contre une "culturisation" de l'Islam. Limiter l'Islam à une culture donnée serait préjudiciable pour le message coranique principal. En effet, le Coran n'est pas venu modifier le mode de vie quotidien de l'Homme, mais a pris en compte le contexte et les conditions de vie pour apporter une valeur ajoutée, une purification du quotidien. L'Islam proposa à l'Homme de réformer sa pensée sans porter atteinte à son mode de vie global. En somme, l'Islam est venu apporter « les grandes lignes ». L'application de ces lois en est même moins rigide que notre Code civil actuel. Ainsi le Français converti à l'islam n'a pas à changer son patrimoine ou son héritage culturel à partir du moment où il n'est pas en contradiction avec ces « grandes lignes ». Il s'agit bien au contraire de les affirmer. (Sourate:49 verset 13).

Toutefois, cette réforme n'est pas limitée à la simple pensée musulmane, mais doit aussi s'appliquer à la pensée française. En effet, il est temps de dépasser la notion de tolérance de l'islam qui fait plutôt penser à un fardeau que l'on supporte, pour appeler à l'acceptation. L'imam Bajrafil a écrit récemment : « Islam de France, il est temps d'entrer dans le 21^e siècle ». Ainsi c'est autant aux musulmans qu'à la France d'entrer enfin dans cette nouvelle époque.

Michel Serfaty, :

« Il faut une controverse, une disputation théologique. Du 8^e-9^e au 14^e siècle, il y a eu la renaissance du monde arabe avec l'islam. Pour moi, le christianisme et l'islam sont deux religions-filles issues du judaïsme. L'Eglise est une branche du judaïsme a déclaré Vatican 2. Il faut que l'Islam se perçoive, se déclare lui-aussi, comme **une branche** du judaïsme ».

Et pour cela, nous attendons de voir des spécialistes islamologues autant spécialisés dans le judaïsme s'atteler à mettre en valeur les sources bibliques et rabbiniques entrées dans le texte coranique. Sans doute, ils seront les vrais précurseurs du dialogue interreligieux entre judaïsme et islam. Or, une telle entreprise, ne peut être confiée à de simples croyants des deux bords. Pas même à des théologiens juifs et musulmans s'ils ne montrent pas leur connaissance approfondie des textes et de la religion de l'autre.

Tarik Abou Nour

Exprime son désaccord avec cette déclaration : l'islam est très différent du judaïsme et n'est pas une branche du judaïsme, l'islam respecte les autres religions, l'islam reconnaît tous les Prophètes, Abraham, Moïse, Jésus...

1. Sur le territoire géographique de la Réforme

Tarik Abou Nour

Affirme que la question de la réforme est aujourd'hui assez bien réglée dans plusieurs pays musulmans comme au Maroc, en Turquie et en Egypte par exemple, car les oulémas et l'organisation du culte dans ces pays sont bien ancrés depuis des siècles et suivent les écoles de droit connues et reconnues.

A l'inverse, la doctrine salafiste wahhabite, doctrine officielle de deux pays : l'Arabie Saoudite et le Qatar, a déformé les esprits des jeunes et a séduit par son simplisme au point de voir proliférer des « muftis » autoproclamés qui rendent le licite illicite au nom de cette doctrine et prônent la haine et l'exclusion. Par exemple, en Arabie Saoudite, si l'on prend l'exemple du permis de conduire interdit aux femmes, ce n'est pas l'islam qui l'a interdit aux femmes ! Mais c'est bien un abus du wahhabisme parmi beaucoup d'autres...

Au Maroc, à l'inverse, il y a depuis longtemps le droit de travail et de vote pour la femme par exemple. Déjà, il y a 1.400 ans, les femmes avaient le droit de vote au sein de la communauté (Bay'at annisâa), il y avait bien des femmes savantes qui transmettaient les différentes sciences à bien des hommes dans les mosquées « universités ». A Marrakech, il y a même eu récemment un congrès mondial sur les minorités religieuses, avec tous les pays musulmans représentés.

Pour **Tarik Abou Nour**, la citoyenneté des musulmans dans une terre non musulmane (droits, devoirs, impacts : comment créer le bien vivre ensemble, vivre sa foi sans se couper du contexte, une intégration positive sans concession malheureuse) nécessite un effort juridique des savants compétents: l'ijtihād, qui permet « d'interpréter les textes fondateurs de l'islam avec une projection raisonnable, authentique et saine et d'en déduire les avis éclairés ».

Mais quelle est la Terre d'islam : l'Espagne, les Balkans ? Et qu'est-ce qui sacralise ? Quelle est la Terre Sainte ? demande Pascal Aude. **Tarik Abou Nour** répond : « j'entends par terre musulmane une terre où vit une grande majorité de musulmans tout simplement, je n'y donne pas de connotation politique ».

Karim Ifrak

Indique que sur un plan géographique, la réforme ou plutôt les réformes, de même que les contre-réformes, ont toujours émaillé l'histoire de l'ensemble de Dār al-islam. Pas un seul pays musulman, quel qu'il soit, n'a pu y échapper et les raisons en sont simples.

La réforme, comme déjà expliqué, éclot de la tension forgée à la suite des heurts entre les réalités enracinées dans le passé et celles attachées au présent. L'écart, de plus en plus prononcé, entre utopie des discours et réalités du terrain, pousse alors, inexorablement, vers la réforme. Le mal-être que peut exprimer une nation qui prend conscience de son décalage vis-à-vis d'autres nations, tant sur un plan politique, économique, intellectuel, technique ou technologique, finit par imposer la volonté de réformer. Ainsi, avec l'objectif d'éviter l'implosion d'une société en proie à un mal être donné, la réforme joue le rôle de soupape qui lui offre un bol d'air à travers lequel elle peut renouveler son mode de pensée et continuer à exister. Et comme expliqué plus haut, les réformateurs en islam, et donc en terre d'islam, sont, dans la majorité écrasante des cas, issus de la communauté des « sachants » légitimes. Mais il se trouve également, qu'une réforme, initiée originellement dans un endroit de dār al-islam, finit par transcender les frontières matérielles avant de s'étendre à d'autres pays et d'autres régions du monde musulman. Pour remonter dans le temps, on peut citer le cas d'al-Ġazālī qui, en conjuguant approche ésotérique et exotérique, réforma la pensée de son temps, laquelle gagna, par ses idées, une grande partie du monde musulman. De même, il nous est possible de citer les noms d'Ibn Sīnā, Ibn Rušd, al-Farābī et bien d'autres encore.

Plus proche de nous, les cas de l'idéologie Frériste d'al-Banna et l'idéologie wahhabite d'Abd al-Wahāb, sont un parfait exemple d'extension et de « transcendance » de l'espace.

Mais si l'islam peut se prêter au jeu de la réforme entre musulmans, en terre d'islam, les choses se compliquent. Ainsi, en prenant le cas de l'islam en France, on découvre rapidement que la question devient compliquée pour ne pas dire insoluble, et ce, pour une double raison. Certes, en étant implanté dans un espace laïque et républicain, l'islam se doit de se réformer afin

d'épouser les valeurs de la République et les considérations de la laïcité. Sur cette question disputée, de façon erronée pour ne pas dire orientée par certains salafistes et islamistes, il est établi depuis toujours, que l'islam se doit de s'adapter à son contexte tant historique que géographique ainsi qu'aux réalités présentes. La première raison est que cette réforme se heurte, promptement, à un premier écueil : l'espace intrinsèquement « non musulman ». Quant au second écueil, il s'exprime quant à lui, à travers l'inexistence de « sachants » légitimes autorisés à parler au nom de la « majorité » comme c'est le cas dans les pays musulmans. La réforme en islam est, certes, un processus long qui exige beaucoup d'efforts, mais qui ne peut voir le jour qu'à la lumière de cette double condition : un espace et une légitimité.

III. La réforme : le rapport aux textes, la formation et l'organisation

a) Le rapport aux textes

Tarik Abou Nour

« Il faut avoir un esprit vigilant, sage du contexte et du texte. On ne peut pas interpréter le texte en étant ignorant (en manquant aux règles). L'intégrisme ne réside pas dans le texte, mais dans l'esprit du mauvais lecteur. Il y a ce qui ne bouge pas (l'immuable) : par exemple l'unicité de Dieu, les 5 prières, etc. Et puis, il y a là où les textes n'existent pas, ne disent rien, ou là encore où les divergences dans la chaîne de transmission du texte de la sunna ou dans l'interprétation chez les savants. La pensée se réforme chez les musulmans. Il faut utiliser sa raison, sa pensée intellectuelle, les sciences ».

Pour prendre un exemple concret, l'enseignement des sciences de la vie et de la terre, la médecine, etc. ne posent pas de problème sauf pour les malades mentaux, les ignorants ou les extrémistes. En ce qui concerne la médecine par exemple, nos ancêtres savants ont inventé l'autopsie au 15^e siècle ». « La charia, veut dire « chemin à suivre », elle vise notre bonheur loin des horreurs qu'on peut entendre, elle sacralise la vie, elle valorise la raison, ces deux éléments font d'ailleurs partie des 5 finalités (Maqâsid) de la religion ».

Ayoub Jeljeli,

« L'Islam est descendu, le Coran a été dicté par Dieu, dans le but de réformer l'Humanité, avec une revivification aussi bien sociale qu'humaine. Sa structure basée sur l'univoque et l'équivoque permet à l'Islam de s'auto-suffire en matière de réforme. C'est un texte intemporel qui contient les outils nécessaires pour correspondre aux différents contextes et environnements donnés. C'est de cette manière qu'il a su, du temps du Prophète, attirer les peuples en quête de vérité.

Ainsi la révélation scripturaire est venue après trois ans de méditation et de réflexion, sur les questions existentielles mais aussi sur les réalités contextuelles pré-islamiques. C'est en effet seulement après trois ans de méditation et d'étude contextuelle que le Prophète de l'Islam eut accès à la révélation scripturaire.

L'Islam dans son univocité et plus particulièrement dans son équivocité est pluri-contextuel et intemporel. Les élites musulmanes doivent faire une correspondance ~~assimilation~~ entre les Signes cosmiques (environnementaux) et les versets coraniques. En effet le Coran lui-même dans sa structure linguistique n'a pas fait de différenciation entre ces deux concepts. Ainsi le terme « Aya » آية est utilisé aussi bien pour ce qui est communément traduit par verset que par signe cosmique. Les productions scientifiques actuelles n'osent franchir ce pas et restent bloqués dans un cadre qu'elles considèrent comme sacré. Par conséquent, les sciences

musulmanes sont en pleine stagnation et ne dépassent pas les limites du cadre qui leur ont été imposées.

La non-consideration du principe cosmique comme partie intégrante de la révélation retarde le progrès scientifique et ampute le message divin (coranique). Ce principe est indispensable à l'accomplissement des règles coraniques et à l'empêchement des règles contradictoires. Il est fusionnel aux sources scripturaires et implique une réconciliation entre texte et raison. La révélation coranique a besoin d'être lue à la lumière des enjeux généraux (Politique, Social, Psychologique) pour fructifier comme elle le devrait. La réconciliation entre science profane et science dites musulmane est indispensable pour la réforme. Cette séparation, influencée par la dualité aristotélicienne, pousse à dépasser ce paradigme pour en introduire un nouveau. Le Dr Ramzi Saoudi a ainsi proposé pour pallier ce problème, le paradigme de la « Globalité inclusive ».

Une question porte sur les avis juridiques traitant du « coup à porter à la femme en cas de désobéissance » selon le Coran. **Ayoub Jeljeli** répond en disant qu'il s'agit d'une interprétation tendancieuse. Cette affirmation a été faite dans un contexte patriarcal contredisant le Coran lui-même. Le terme Daraba dans le verset appellerait selon toute logique plus à s'éloigner qu'à frapper. Le mot Daraba a plusieurs sens et l'application Prophétique confirme qu'il n'appartient à aucune créature de lever la main sur une femme. Muhamed a d'ailleurs défendu à plusieurs reprises des femmes se faisant frapper. Sa femme elle-même (Aïcha) rapporte qu'il n'a jamais levé la main ni sur une femme ni sur une servante.

Karim Ifrak

Indique que la réforme des textes est une question importante, et même fondamentale, qu'il ne faut jamais perdre de vue. L'islam est construit sur les Textes, ces mêmes textes qu'il nous est sommé d'étudier, sans relâche, le tout à la lumière des contextes. Il est à la fois erroné et prétentieux de dire ou de penser que les Textes sont immuables et que les devanciers ont achevé le travail de réflexion de façon à ce que les prédécesseurs n'ont de doit qu'au mimétisme. Personne ne détient la vérité absolue et il suffit d'interroger l'histoire pour se rendre compte de la véracité de ces propos. Toutefois, avant de développer, il convient d'expliquer ce que l'on entend par les Textes. Il s'agit ici de deux types de Textes majeurs à savoir : le texte coranique et la sunna (la tradition prophétique).

Concernant le premier cas, là également, il faut faire attention à deux niveaux de lecture et d'interprétation. Il existe des cas où certains versets du Texte demeureront immuables, se refusant ainsi à toute interprétation. On appelle cela en langue arabe (al-tabit). Alors que d'autres se prêteront volontiers à une gymnastique intellectuelle permettant une interprétation évolutive. On appelle ce type de versets (al-mutahawil). C'est dans ce cas et seulement dans ce

cas, qu'il est possible de reconsidérer et donc de réformer. Pour s'en convaincre, il suffit de consulter les nombreuses exégèses qui saturent l'histoire du Coran. Ainsi, sur les 6200 versets du Coran, un très grand nombre se plie à ce type d'approche et ne se refuse à aucun type de réforme, pour autant qu'elle reste inscrite dans les canons de l'interprétation et de la réforme propre à l'islam, selon ses différentes écoles connues et reconnues.

Concernant le hadith, la question est plus complexe et l'approche complètement différente. Car là où le texte coranique passe pour immuable, le hadith ne l'est pas. Ce qui fait que la réforme peut se permettre un espace largement plus grand tout en appelant à une prudence largement significative. D'autant que le hadith a subi une large vague de forgeries [invention, faux] qui l'a presque dénaturé, si ce n'est l'effort considérable entrepris par une poignée de spécialistes, suivis plus tard par des générations de muḥadithyn qui veillèrent « au grain », chacun à leur tour.

C'est donc cette double approche complexe qui exige un haut niveau de savoir et de formation. Lorsque ces derniers font défaut, cela provoque des dégâts considérables. Et pour donner une idée, seulement au niveau du Texte coranique, en dehors d'une maîtrise parfaite de la langue arabe et mieux encore de la langue arabe de l'époque, plus particulièrement celle du Coran, ce dernier exige une maîtrise presque parfaite de plus d'une centaine de disciplines toutes inhérentes au Texte seul. Des disciplines scientifiques qui donnent les clés de la compréhension mais qui ne permettent pas pour autant de faire l'économie de la recherche et de la quête du sens le plus adéquat. La maîtrise de ces disciplines scientifiques, tant au niveau du texte coranique ou de la sunna seule, permet à celui qui s'engage sur ce chemin glissant de tenter quelques interprétations, voir quelques réformes.

Pour **Michel Serfaty**,

L'approche exposée par Karim Ifrak témoigne d'un réel courage scientifique, surtout quand il dit : « **Il est à la fois erroné et prétentieux de dire ou de penser que les Textes sont immuables** », parce qu'il applique au texte, les règles philologiques de l'analyse historico-critique. Par ailleurs, il ajoute à propos de l'ijtihad, qu'il est une recherche de réadaptation au siècle. Le travail des historiens doit être lié à des éléments tangibles, solides de l'histoire, à l'épigraphie (étude des inscriptions), à l'histoire des textes, avec une analyse historico-critique. La simplification de l'histoire suffit-elle ? se demande-t-il.

Pour **Haydar Demiryurek**, (Union Turque et ancien Vice-Président du Conseil Français du Culte Musulman), participant au débat: « il faut une bonne réforme (*Islâh*) dans l'islam, mais laquelle ? Le temps qui passe permettra de le dire. Par exemple en 1952, des oulémas

égyptiens ont dit non au droit de vote des femmes. Or il s'est généralisé. Ce sont aussi nos pays, nos sociétés qui doivent se réformer ».

b) Sur la formation

Tarik Abou Nour,

Ce sont les Musulmans d'abord qui doivent se réformer. « Il s'agit de comprendre, vivre un équilibre (*Wasat*), d'apprendre sa religion et d'améliorer cette compréhension. Une 1^{ère} réforme est donc nécessaire : celle d'aller vers une meilleure connaissance de l'islam. Cela implique la formation des formateurs, des imams, de façon sereine, indépendante, en France, dans l'intégrité. C'est une réforme spirituelle, les savants de l'islam étaient des spirituels. Il s'agit de la protection du cœur contre la perversion et l'hérésie. La vision de beauté, le bon comportement, donc la construction et pas la destruction, nous amèneront vers le bonheur, l'équilibre ».

Ayoub Jeljeli,

La formation des élites musulmanes et des musulmans en général, doit se libérer de l'hyperspécialisation qui caractérise la pensée générale actuelle comme l'affirme Edgar Morin. Le monde musulman, au moment de son âge d'or, a compris en son sein des élites qui ne se contentaient pas de se spécialiser en théologie, mais aussi aux sciences « dures » et humaines. De grand noms comme Al Razi (Razhès), Abu Hamid Al Ghazzali (AlGazel), Ibn Rochd (Averroès) en sont la preuve même. L'historienne Sigrid Hunke affirme que chaque imam se devait d'être astronome. Ainsi, il est indispensable aux futures élites musulmanes d'étudier les sciences Humaines et les « sciences dures », au même titre qu'elles étudient les sciences religieuses.

Le CERII (Centre de recherche sur L'Islam et ses Interactions) travaille actuellement sur l'éducation et l'enseignement musulman. L'un des points abordés par les chercheurs et les responsables des institutions et associations musulmanes est le passage d'un enseignement *islamique* à un enseignement *à l'Islam* ouvrant le champ plus d'ouverture d'esprit et au maintien du regard critique nécessaire à tout élève et étudiant.

Karim Ifrak

Pense que ça n'est pas en vain que l'on parle de formation et de formation continue. À ce besoin, l'islam n'échappe pas. Traiter des questions qui touchent à l'islam exige une solide formation dans les différentes disciplines liées à la théologie et une parfaite maîtrise des sciences qui lui sont annexes, notamment l'histoire, ainsi que des langues. Et qui dit formation, dit également transmission du savoir et vie de la pensée. C'est un défi en continu qui convoque des efforts intellectuels, humains, matériels et organisationnels importants. Et il ne faut pas

croire que sous prétexte que certains de nos prédécesseurs ont apporté quelques solutions à quelques problématiques ou proposé des éléments de réponse à telle ou telle situation, qu'il ne reste plus rien à faire. Loin s'en faut. Les réponses des uns ne comblent pas forcément les attentes des autres et ce qui semble être satisfaisant à certaines époques, à certains endroits, risque de ne plus l'être plus tard ou ailleurs. Dans ce cas précis, on parle de perfectibilité du jugement [tahawul al-fatwa]. Des situations changeantes en permanence qui exigent donc une formation solide capable de faire face aux situations nouvelles, complexes ou inédites. Et c'est parce qu'il faut faire face à des situations fluctuantes, l'élite pensante doit maîtriser les langues, s'ouvrir sur les autres disciplines, notamment l'histoire, la philosophie, l'anthropologie, et bien d'autres sciences humaines encore.

La question de la formation est donc, à la fois, fondamentale et indispensable, car c'est elle qui forge les passerelles entre les « sachants » et la société. Et si aujourd'hui on fait face à tant de débordements et d'incidents, c'est à cause de l'absence de formations de qualité, pour ne pas dire de formation tout court.

L'islam a grand besoin, aujourd'hui, d'être décapé de tout une batterie d'idéologies malsaines de sujets et d'avis, les uns caduques, les autres rétrogrades. Et, afin d'y parvenir, il est urgent de revoir les formations en cours et de former de nouvelles générations de spécialistes de façon académique. Mais surtout, en stimulant leur esprit critique et en aiguisant leur goût de la recherche scientifique, afin qu'ils puissent relever les défis nombreux auxquels fait face l'islam aujourd'hui et certainement davantage demain.

Tarik Abou Nour

Souligne également que certains musulmans sont déformés à cause des sectes salafistes wahhabites **qui s'auto proclament « le groupe sauvé » et traitent ceux qui ne partagent pas leur vision « d'égarés »**. Elles se développent depuis les années 70 en Europe, et là où les Etats ont été n'ont pas su réagir. Le wahhabisme est une secte, une hérésie, un club fermé né vers 1750, au temps où l'Empire ottoman était « l'homme malade » de l'Europe. Le wahhabisme a été financé par l'Empire britannique à l'époque pour des fins politiques et coloniales. Il faut un islam authentique loin des chemins glissants des sectes qui propagent leur poison sur Internet et les réseaux sociaux en toute liberté et malheureusement au nom de l'islam. Des livres très répandus et parfois distribués gratuitement par les wahhabis et leurs adeptes déforment les jeunes et leur donnent une vision erronée voir dangereuse de leur religion, qui devient malheureusement synonyme de haine et d'exclusion des autres.

c) La gestion du culte musulman en France

Tarik Abou Nour,

La gestion du culte musulman en France est à la peine et là, il ne s'agit pas de théologie, mais de sociologie et de politique » dont il n'est pas un spécialiste. « Il y a désorganisation : des ingérences étrangères dictent des idéologies, et ne désignent pas les imams du 'juste milieu'. Il ne doit pas y avoir d'imam autoproclamé, qui aie l'idéologie de la haine et de l'exclusion. Il y a aussi le problème du financement du culte (lieux de culte, salaires des imams...). L'imam n'a pas de statut en France. L'imam doit recueillir une récolte de dons, avec souvent un minimum fixé ». Le CFCM doit très vite se réformer, gagner la confiance des jeunes, qui le qualifient encore « d'instrument du pouvoir » et **s'en méfient**, ils considèrent qu'il n'a rien fait jusque là pour eux, même pas un livre « guide » pour répondre à leurs questionnements religieux légitimes. Il n'est pas crédible ni audible à ce jour à leurs yeux. Le rôle de l'Etat français est important. C'est la compétence du ministère de l'intérieur de déceler les sectes et protéger nos enfants et nos familles...

Michel Serfaty

Approuve : « Il n'y a pas un seul islam. Les rôles des Etats et la dépendance vis-à-vis des pouvoirs politiques sont des aspects importants. Et quel rôle pour l'imam ? Le rabbin auparavant vivait de son métier, jusqu'au 13^e-14^e siècle. Maïmonide avait un métier. C'est récent que le rabbin ait une fonction sociale. Est-ce une avancée des religions ? Faut-il aussi « fonctionnariser » les imams ? »

Tarik Abou Nour

Précise : « Le wahhabisme et le salafisme sont des sectes propagées par l'Arabie et le Qatar, deux grands amis diplomatiques de la France. Il faut que les Etats se réforment mais il faut également une réforme des relations internationales ! ».

4) L'interreligieux pourrait-il aider ?

Karim Ifrak

Oui, bien évidemment, personnellement, j'y crois et j'y adhère complètement. Dans le Coran, on rencontre plusieurs versets, parfois des sourates entières, qui invitent au dialogue, tant avec les croyants qu'avec les non-croyants, et ce, en invitant à recourir aux meilleurs arguments possibles, en tout respect et toute amabilité.

L'invitation au dialogue est une invitation à la réflexion, à l'échange et au développement de la connaissance mutuelle. Car en développant le dialogue, on fait preuve d'inclusivité, de reconnaissance de l'autre, de tolérance et de proximité.

Le dialogue, loin d'imposer son propre avis, est un exercice délicat dont l'objectif est de mieux connaître l'Autre. À sa faveur, il devient possible de mieux connaître la culture, les réalités multiples et l'univers de celui que l'on rencontre avec le souci d'échanger et par conséquent, de mieux appréhender ses attentes et réactions. Il enrichit en permettant d'élargir le champ des possibles et de mieux voir le monde, non plus à travers un œil de bœuf, mais à travers les expériences presque illimitées de l'Autre. Ainsi, en engageant le dialogue, c'est une passerelle vers l'Autre qui se met en place à deux ou à plusieurs, permettant des allers-retours qui arrivent à faire taire des tensions, des craintes, des incompréhensions.

Bien souvent, on entend dire que dialoguer, en faisant référence au dialogue interreligieux, ne sert à rien. C'est complètement faux. Et pour s'en convaincre, il suffit de poser la question à ceux qui pratiquent cet exercice fort louable. Ils vous parleront alors du changement qu'ils ont subi et qui les a aidés à voir l'Autre autrement. Certes, cela ne règle pas tous les problèmes, mais ça aide à mieux les comprendre et parfois à mieux les gérer.

Michel Serfaty

L'interreligieux donne-t-il des limites ou peut-il aider ? Il me semble qu'aujourd'hui, le dialogue interreligieux ne se fait véritablement qu'entre juifs et chrétiens, entre spécialistes à double spécialité qui connaissent la religion de l'autre, avec un texte commun et une loi orale. Sur les relations juifs - musulmans, aucun pays arabe ne s'y consacre. Et quand je lis dans certaines publications influencées par une approche fondamentaliste de l'islam que la Bible aurait annoncé la venue de Mahomet (exemple de lecture erronée qui trouve dans le mot hébreu *mahamaddim* du livre des Cantiques (5,16) l'annonce de Muhammed) je reste extrêmement dubitatif quant aux compétences philologiques et historiques des auteurs de telles approches exégétiques. Je dois également rappeler que la Bible n'est toujours pas autorisée à l'impression ni à la traduction dans la plupart des pays arabes. De plus, le Coran donne un prisme déformant des récits Biblique. Par contre, j'observe avec un réel plaisir la décision du Maroc de former de bons connaisseurs du judaïsme et du christianisme, qui sans doute favoriseront la construction d'un vivre-ensemble, et l'ébauche du dialogue interreligieux Juifs-Musulmans. Il y a là un réel espoir ».

Tarik Abou Nour

Indique que la tradition de dialogue interreligieux entre juifs et musulmans existe bien depuis 1400 ans, visible à Istanbul et au Caire et que la Bible est traduite en arabe même dans tous les pays musulmans, y compris l'Iran et l'Arabie saoudite. Selon lui, le Coran ne déforme rien. Le Calife d'Istanbul a protégé les juifs d'Andalousie contre les inquisiteurs.

Il ajoute: « Oui, le dialogue interreligieux permet de comprendre l'Autre, d'échanger dans le respect mutuel, de combattre le choc d'ignorances. Or l'humain est en général l'ennemi de ce qu'il ignore ! ».

Ayoub Jeljeli

l'islam restructure l'être humain, lui redonne des repères et l'interreligieux permet l'approfondissement. La réforme n'est pas limitée au bon vouloir des savants : nos écrits, nos livres, nos travaux, nos traités, nos discours peuvent influencer celle-ci et aller vers une prise de conscience des élites et non-élites. Il est nécessaire de s'adonner à un travail épistémologique pour distinguer ce qui est islamique de ce qui est fallacieusement attribué à l'Islam. L'interreligieux est nécessaire pour contribuer à l'acceptation mutuelle. Le Coran nous dit « Nous avons fait de vous des nations, des tribus afin que vous vous entre-connaissiez ». Les divergences, les diversités sont une richesse et non un fardeau. Nous sommes tous d'une même espèce, et descendants d'Adam et Eve, conclut-il.